

Une survenue Le rapt du carré

Filippo Palumbo

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Palumbo, F. (2016). Une survenue : le rapt du carré. *Les écrits*, (147), 267–280.

FILIPPO PALUMBO

Une survenue

LE RAPT DU CARRÉ

Le révérend Edwin Abbott vivait dans le cercle enchanté de la déesse Habitude : il jouait aux cartes, collectionnait les parapluies, écrivait des traités de grammaire et rangeait les objets de sa maison toujours à leur place, même son encrier ou une paire de ciseaux. Autour de lui, tout sentait l'idée fixe, la répétition rituelle, la volonté opiniâtre de conjurer le hasard. Il craignait les voleurs, gardait constamment un gros pistolet à portée de main et la nuit, avant de se coucher, il fouillait sous les divans, aux creux des armoires et dans la huche de la cuisine. Si un ami lui rendait visite ou qu'un événement inattendu brisait son ordre méticuleux de célibataire, il en était terrassé et ses yeux se perdaient dans le vide, comme obsédés, inquiets, jusqu'à ce que l'agencement coutumier des activités et des horaires soit rétabli de façon précise, draconienne, inexorable. Alors seulement, il retrouvait une sensation de quiétude et de réconfort.

Abbott était un grand névropathe. Et comme tout grand névropathe, il connaissait également des états de brusque déséquilibre : un feu, une colère, une ardeur ou une tendresse que la moindre émotion pouvait embraser. Lorsqu'il se promenait dans les rues ténébreuses de Londres, il se sentait traqué, poursuivi. Une puissance inconnue fouillait les replis les plus sombres de son âme et un poids intolérable écrasait sa poitrine. Aimait-il réellement la vie bien ordonnée qu'il avait choisi de

mener? Ne lui apparaissait-elle pas comme une histoire d'un ennui insupportable? Durant les années où il dirigea la City of London School, il lui arrivait parfois de s'abandonner à une rêverie lancinante: être soulevé, ravi, transporté ailleurs. Que quelqu'un ou quelque chose, enfin, peu importe, un être provenant d'une dimension supérieure vienne le libérer de lui-même, l'arracher à ses obsessions et à ses rituels, le prendre avec violence et le catapulte dans l'autre monde, là où il n'y a que la fièvre, les frissons et une frénésie semblable à celle des derviches tourneurs.

Le 22 octobre 1880 ses vœux furent exaucés. Une révélation subite le fit chavirer et le propulsa dans un lieu de prodiges surnaturels. Abbott était allé au théâtre, voir le *Henri VIII* de Shakespeare. Et la scène finale lui apparût miraculeusement belle. Elle représentait un songe, ou alors une extase, l'extase visionnaire de la reine Katherine. Il cessa presque de respirer pour se concentrer et eut le sentiment de vivre un instant d'une intensité rare, fulgurante, hyper-réelle. De petites étincelles de lumière tombèrent doucement du dôme. Elles se répandirent partout, comme une grâce mélancolique ou comme des présences à la fois familières et douloureuses. Mais cela ne dura pas longtemps. Aussitôt les étincelles s'éteignirent, se dissipèrent dans l'infini des lointains, au son d'une musique grave, laissant dans le cœur vibrant de Katherine une sensation de désarroi: «Esprits du royaume secret, s'exclama la reine! Où êtes-vous?» «Êtes-vous tous partis? Pourquoi m'avez-vous laissée ici, seule?».

Ce soir-là, Abbott éclata en sanglots, versa toutes les larmes que l'amertume et la médiocrité d'une vie répétitive avaient accumulées dans sa gorge, et il tomba sur le sol, épuisé par les pleurs. Shakespeare lui avait offert un miroir pour regarder en lui-même. Et dans les vastes demeures de son esprit, qu'il avait abandonnées sans surveillance, il découvrait des *entités* spirituelles inconnues, sans visage, dangereusement frétilantes,

prêtes à circuler, à frapper par l'ivresse, à allumer le désir dans n'importe quelle direction.



Abbott avait toujours été un professeur *comme il faut*, un homme ordinaire emprisonné dans une étroite mansarde ou dans un recoin de son âme. Il se levait à six heures du matin, prenait un café, lisait le journal, endossait son costume et glissait inquiet à la surface du réel. Le voilà détrompé et engagé dans le chemin tortueux de la *connaissance*. Fini les chemises propres, les ongles bien soignés, les responsabilités académiques et les parties de cartes ! Une caravane bariolée de migrants anonymes s'était ruée par la fenêtre de son logis et ne cessait de l'apostropher, de lui parler de trésors cachés. Dorénavant, il lui faudrait demeurer à l'écoute. Sa tâche serait de poser l'oreille sur la fente d'où montent les bavardages, les chuchotements et les suggestions de l'Invisible.

Transcrire la voix des démons aériens sortis de la bouteille, raconter leurs histoires, capturer leurs confidences, formuler de multiples hypothèses sur leur univers ! Quel espace y règne-t-il, quel temps, quelles lois, quelles métamorphoses ? C'est ce qu'Abbott fit au cours de l'automne. Et c'est ainsi que naquit *Flatland (Terreplate)*, un petit récit initiatique qu'il rédigea en moins de trois semaines, dans un état de transport hyper-lucide, et où il développa ses intuitions fondamentales concernant cette présence mystérieuse, et incontestable, d'une autre vie dans notre vie, une présence si nette qu'à tout moment elle éveille en nous la joie, la crainte et les délires. Paru pour la première fois en 1884, *Flatland* raconte la curieuse histoire d'un carré qui, d'un coup, se retrouve en l'air, happé, enlevé, arrêté, sans accroche, sans appui, ailleurs, dans la troisième dimension, dans un lieu qui ne ressemble à aucun lieu. *Comme ça*. D'un coup, d'un seul.

Une «survenue». Ou alors un rapt. Et aussitôt le soulagement : l'immense soulagement de se savoir tiré d'affaire.

À l'époque où il fut publié, le livre d'Abbott ne suscita aucun intérêt chez les hommes de culture. Certains y voyaient une mystification, un canular, l'insignifiant *jeu d'esprit* d'un excentrique professeur de théologie. D'autres en sollicitèrent la censure. Les victoriens réprimaient la vérité chaque fois qu'elle leur paraissait socialement inacceptable ! Tout comme ils réprimaient leurs pensées quant à la poussière de crottin de cheval qui flottait autour d'eux lorsqu'ils conduisaient leurs attelages à travers Londres. Ils savaient que le crottin était là. Ils le respiraient. Ils étaient assaillis par son odeur nauséabonde. Mais ils ne considéraient pas socialement correct d'en parler.

Il fallait plutôt s'anesthésier, se laisser cerner par les protocoles et les codes, se tenir impassible, indifférent, toujours satisfait de soi-même et de sa propre conduite, vide mais convenable, étouffante, masochiste, mais convenable. L'essentiel ? Se dépouiller de son cœur ! Devenir froid, lointain, absent, comme la plus glacée des étoiles du ciel. Ériger un majestueux et sinistre monument à l'insensible Ligne droite, sans se douter que là-bas, dans les insondables coulisses de l'âme humaine, quelque chose s'échauffait, frémissait et que toute bataille livrée contre cette Trépidation obscure ne pouvait que conduire à la paralysie suicidaire, à la folie ou à la haine homicide.

Quel charmant spectacle ! Abbott en fut le premier témoin. Il vit ses contemporains dresser un mur d'acier contre les incursions du Royaume secret. Il les vit sombrer à perpétuité dans l'atonie, se noyer dans un océan de trivialités et de tristesse : discours épuisants sur le temps, les hôtels, les séjours à la campagne, échos d'informations lues dans les journaux. Puis il les regarda s'embarquer sur une locomotive-kamikaze, lancée à une vitesse débile vers un immense entonnoir d'Ombre, vers le meurtre insensé de millions d'adolescents-soldats sur les champs de bataille de la Grande Guerre. Et il en tira une

conclusion précise, laconique, indéfectible: l'homme n'est pas une créature qui peut se satisfaire du confort, des devoirs, des responsabilités. S'il n'a pas d'autres horizons que celui de la routine – quais de gare, bistrot, ragots, boulot, dames élégantes en promenade, poussettes, messieurs en costard –, s'il perd le contact avec la vie plus haute et plus élevée qu'il porte en lui-même, il sombre dans le dégoût, s'abîme dans la hargne et achève sa chute par la violence.

Notre condition naturelle est de vivre avec les spectres. Et si on l'oublie, si on prête l'oreille à d'autres intérêts, les émissaires de l'invisible s'emparent de nous, nous mettent à la torture, nous possèdent entièrement, nous revêtent d'une lèpre fatale, nous entraînent de force au crime, font de nous des possédés, des persécutés par les Furies ou les Érinyes, des paranoïaques hurlants des slogans à tout va dans un asile d'aliénés dépourvus de murs – marionnettes risibles qui jouent le même script depuis des siècles, exactement comme Oreste lorsqu'il s'introduisit dans le palais de Mycènes pour tuer sa mère et son amant.

La destruction niche inéluctablement dans tout cœur vide et dans tout regard opaque posé sur le monde.



Vous avez lu l'*Odyssée*. Vous connaissez ce grand récit qui raconte comment après s'être éloigné de Troie, Ulysse débarqua avec ses douze navires dans un port thrace, Ismara, mit la cité à sac, massacra ses habitants, viola leurs femmes et prit aussi beaucoup de biens qu'il distribua ensuite à ses soldats. De toute évidence, cette brute n'était pas encore prête pour le retour à Ithaque et pour la vie de famille. Une transformation radicale (un changement de caractère) était d'abord requise. Or les Dieux, toujours vigilants pour ce genre de choses, s'assurèrent qu'Ulysse tombe entre des mains compétentes. Ils lui envoyèrent une tempête, anéantirent ses plans de retour

à la maison et le précipitèrent, malgré lui, dans le monde du mythe, monde que chacun de nous porte en soi-même, là-dedans, quelque part, dans les sombres soubassements de la conscience. Pendant de longues années, Ulysse fut confronté à des forces sauvages, aveugles, beaucoup trop grandes à maîtriser. Il navigua en solitaire sur une mer périlleuse où il rencontra une cohorte d'êtres efflorescents, difformes, ambigus qui lui apportèrent les révélations de l'Autre Pays. Puis, une fois appris tout ce qu'il y avait à apprendre, une fois apaisées les puissances furieuses qui sévissaient dans son âme, il fut transporté jusqu'au doux rivage de ses terres, désormais prêt pour jouer son rôle d'époux et de père attentionné.

Une des indications que nous pouvons retirer de l'histoire d'Ulysse est que la vie quotidienne, faite de projets, de famille, de passe-temps, de sommeil, d'événements toujours répétés, n'est désirable, ou supportable, que si on peut l'escamoter, que si au moment propice (et tout moment est propice) on déserte ses occupations, entrebâille la porte et, à l'abri d'yeux indiscrets, on se laisse guider, par les mots et par les images, dans le pays de l'aventure, où le soleil brûle, la mer est couverte de sang et les litanies des nymphes emplissent à jamais les étendues intemporelles de la mémoire.

Une société qui n'offre pas à l'homme la possibilité de s'imprégner d'une sensation de haute mer, de vents furieux, de brises légères et de ressac, qui ne lui offre aucun moyen symbolique, rituel ou esthétique pour vivre au-dessus de lui-même, au-dessus de ses charges journalières, et pour se guérir ainsi de cet effroyable état d'aliénation appelé normalité, eh bien une telle société se condamne à la stase léthargique et à l'auto-anéantissement.

C'est là que nous en sommes aujourd'hui, prisonniers d'un univers bidimensionnel, clos sur lui-même, stérile, pétrifié, sans espoir, semblable à celui qu'Abbott a magistralement décrit dans *Flatland*. Une sorte de *nirvana* postcartésien! Mais

un *nirvana* inversé, amputé de l'infini, traité au chloroforme : un espace de lavage d'esprit ininterrompu, qui se poursuit dans l'anxiété, avec des milliers de pauses hygiéniques pour des foules censées porter la marque du Gain, de l'Utilité, de la Conformité à ceci ou à cela.

À *Flatland*, tout est triste, incolore, monotone, prévisible. Tout est placé sous le contrôle strict de la Ligne droite. Pas la moindre trace de tensions démoniaques ; pas le moindre signe d'élans vertigineux. Ni spontanéité, ni souplesse, ni imagination, ni accroissements subits de température existentielle ! Ici, les mouvements des corps ne reflètent aucune agitation intime, un peu comme dans certains romans de Tolstoï où l'on voit des mitaines blanches d'aristocrates français se déplacer mécaniquement pour réajuster les cols, servir le pot-au-feu et verser le vin dans les verres. Personne ne prononce une parole vive, animée, ardente. L'art et la littérature sont proscrits. Il ne reste que la peur. Peur que quelque chose survienne, que la vie entre enfin dans la vie comme un fleuve en crue, capable de nous soulever et de nous conduire ailleurs, dans un Ailleurs qui est la négation de tous les lieux. Il ne faut pas que cela arrive. Il faut à tout prix qu'il ne se passe rien. Et que ce qui arrive n'ait plus raison d'arriver.



Aucun autre écrivain n'avait parlé des Enfers de façon aussi précise et axiomatique. Le pays que l'on visite en feuilletant le roman d'Edwin Abbott est la contrée de la mort la plus effroyable que la littérature occidentale ait représentée depuis au moins l'époque d'Homère. Les citoyens de la Terre plate sont aussi desséchés et inconsistants que des songes ou des images reflétées dans le miroir. Tout en eux rappelle la spectralité sans remède et provoque un frisson de répulsion et de complaisance secrète. Ils ne possèdent même pas de forme humaine, comme

c'était encore le cas pour les ombres de l'Hadès. Ce ne sont que de pures silhouettes géométriques vides, emplies de la substance vide du brouillard. Foule grouillante et apathique composée de triangles, de carrés, de polygones réguliers, convaincus que, plus on a de côtés, plus grands sont le prestige et la reconnaissance sociale.

Ces figurines flottent sur une surface polie, à quelques centimètres au-dessus des palpitations enivrées du monde, toujours en état de sommeil cryogénique et ne disposent d'aucune bandelette ou d'aucune corde légère et mobile qui les happe, ajoute un surplus à leur existence et les tire vers le haut ou vers le bas, histoire de les mettre en contact avec des alliés invisibles. Le haut, le bas : voilà deux expressions qui ne signifient rien à *Flatland*. Catégories pernicieuses appartenant au stade préscientifique de la pensée. Épaves d'une époque ingénue et moins avertie. Et à les employer on risque de se mettre dans le pétrin car, comme dans les histoires de zombies, les habitants de cet univers ne connaissent que les Ténèbres de l'indifférence : ils ne se représentent d'aucune manière l'Autre côté, sont totalement allergiques aux gorgées d'air et le moindre coup de lumière projeté sur eux leur fait dresser la tête pour mordre.

Plus de tracés d'écume sur les vagues. Plus de radeaux pour passer, avec emportement et emballement juvéniles, dans des territoires scintillants et fabuleux. Abbott lève le voile sur un univers redoutable, ceinturé par un enchaînement de procédures rigoureuses, englué dans une imperceptible toile géométrico-numérique. Ici, la circulation a été coupée. Personne n'est en mesure d'établir un rapport quelconque avec un autre ordre des choses. Personne ne se souvient des noms exacts ou des gestes à accomplir. La mémoire fait défaut. Ou alors les anciens rites se sont dévitalisés et n'offrent plus de soutien, de rémission spontanée, de contact avec le mystère des profondeurs intérieures. Entretemps, la vie piétine, comme si de rien n'était, déconnectée d'elle-même, réduite à un état sans caractère, à une base sourde,

à une durée détraquée, informe, semblable à celle d'avant la naissance.

Flatland est aride comme le Tartare, morne, désolé. La pénombre y règne éternellement. C'est le pays du froid absolu et de la nuit arctique. Pourtant, çà et là, l'éclat de la Troisième Dimension rayonne sur les profils aplatis de ses citoyens. Comme dans *Le Château* de Kafka, des vociférations mystérieuses, incompréhensibles, issues de nulle part, brisent sans arrêt le silence funèbre de l'invincible noirceur. Ce monde, si vide d'émotions et d'ivresse, est pénétré sans arrêt par une fine rosée de météorites chatoyantes. Il est caressé de tout côté par des êtres corrupteurs et persuasifs qui, depuis un point ténébreux, inconnu aux *terre-platiens*, s'insinuent dans le cours de la vie bidimensionnelle pour l'interrompre, lui imposer une halte et l'emporter dans un courant qui débouche sur quelque chose d'autre. Ces nomades métaphysiques semblent issus de certaines fables persanes ou de l'imagination des anciens kabbalistes. Et rien ne peut neutraliser leur irrésistible fluidité. Chaque fois qu'ils surgissent, ils s'éparpillent, poussent dans des directions opposées, ouvrent des fissures, introduisent des discontinuités, des lacunes, des imperfections, des variations d'équilibre et d'intensité nerveuse. Ils rappellent les *Reshimu* de l'ésotérisme juif, les tessons de lumière exilés dans la matière. Ils mettent la jubilation au cœur de certains. Ils savent tout aussi bien blesser ou exciter la panique chez d'autres. Ce sont des spécialistes du sentiment et des désordres affectifs. Et ils sont partout : nichés dans les choses comme dans des puits scellés ou voletant dans l'espace comme des papillons enivrés de lumière. Mais ils ne révèlent leur présence qu'à ceux dont le regard est plus pénétrant.

»

C'est là ce que nous raconte le narrateur du roman d'Edwin Abbott, un très raisonnable carré, mathématicien d'État et

honnête père de famille. Un soir, ce curieux personnage reçoit la visite importune d'une Sphère alors qu'il est parfaitement calfeutré dans la quiétude de son foyer. En quelques minutes, l'irruption de l'insolite démolit brutalement une vie tétanisée par le somnambulisme. C'est un *wake-up call*! Une révolte qui monte de la périphérie, des éblouissantes coulisses qui s'ouvrent derrière la conscience de la veille. Certes, dans un premier temps, le raisonnable carré essaie de résister, de se protéger. Il lui faut cacher sa tête quelque part, se cuirasser contre les indications de l'invisible, entretenir l'illusion du contrôle, de la liberté, du bonheur. Cramponné à son fauteuil comme à un rocher ou à un sépulcre, il minimise ce qui arrive, lui ôte son poids, le réduit au dérisoire, comme s'il était incapable de courir à la rencontre du destin. Il devient agressif, demande même à la Sphère de lui montrer ses titres, ses paperasses, ses justificatifs, ne possède pas la patience qui nous assiste dans les affaires de l'esprit.

Or, à l'instar des grandes figures féminines du mythe gnostique, une créature 3D, en coupant le plan, ne peut que se dégrader, s'envelopper dans une forme amoindrie, desséchée, qui la rend méconnaissable, qui dissimule son vrai visage. Et lorsque la Sphère commence à enseigner la troisième dimension en se déplaçant à travers la surface polie de *Flatland*, le carré n'y comprend que dalle! Il voit apparaître un point qui se transforme ensuite en cercle, puis augmente graduellement sa taille, pour ensuite se réduire encore à un point, et finalement disparaître. Aucun moyen de se mettre en face de l'invisible pour le décrire. La raison demeure déconcertée devant ses épiphanies. Et toute tentative de les réduire au mesurable, d'en éclairer directement le mystère, les fait disparaître derrière un enchevêtrement d'absurdités et de paradoxes.

Exaspéré par les bizarreries illogiques de son hôte, incapable de piger que le divin réside dans les détails négligeables qui nous font dévier de parcours, le carré décide que ça suffit, qu'il n'a plus de temps à perdre avec ces sornettes! Ainsi, il

octroie un certificat d'inexistence à l'intrus tridimensionnel et essaie même de le poignarder avec son angle droit le plus pointu. «Charlatan», s'exclame-t-il! «Tu n'es pas une Sphère. Tu n'es rien d'autre qu'un petit escroc, un cercle vilain et insinifiant! Je n'endurerai plus tes boniments et tes tours de passe-passe.»

Néanmoins, à mesure que les secondes s'écoulent, le carré perd confiance en lui-même. Il se sent épuisé, n'a plus envie de se battre, il a l'impression de s'escrimer comme dans un songe ou dans un délire. Quelque chose s'est éveillé en lui, une fascination sans nom qui l'empêche de renouer avec le sommeil et avec l'irrépressible atrophie de la grisaille quotidienne. La Sphère en profite aussitôt pour l'attirer vers le monde solide, avec une grâce insinuante. Elle l'arrache au plan, le soulève violemment, sans ménagement, le libère des bureaux, des devoirs, du mariage, des certitudes fausses, et le fait voyager à travers les murs, les meubles, les plafonds, jusqu'à ce qu'il se retrouve en lambeaux, sanglant, essoufflé, sur le toit de sa demeure et puis encore plus haut, dans les vastes étendues de la troisième dimension: «en un instant ce fut la nuit noire comme le jais, explique le carré. L'espace n'était plus l'espace; j'étais à la fois moi-même et plus moi-même. Quand je retrouvai ma voix, je criai de toute mon angoisse: Est-ce la folie? Est-ce l'Enfer?» «Ni l'un, ni l'autre, répondit calmement la voix de la Sphère. Ce sont les trois dimensions! C'est l'instant de ta naissance! C'est l'instant de ton crépuscule!»

Ce qui est d'ordre spirituel est cause du plus grand désordre sur terre. Et ce désordre est bienheureux. Bien plus heureux qu'un nom, un travail, une amitié, un couple. Là où tout vous porte à fuir, vous demeurez. Là où tout vous porte à rejeter les Ténèbres, vous accueillez les lueurs soudaines qu'elles envoient à la surface. Alors, c'est la délivrance! La délivrance de sources lointaines, des vapeurs d'un liquide surchauffé. Un moment comme ça, le carré l'attendait depuis longtemps, même s'il ne

savait pas qu'il l'attendait. Comment avait-il pu seulement se laisser convaincre par sa vie d'avant? Une vie sale! Sale d'avoir essuyé trop de mensonges et de tristesse. Désormais, ses yeux sont ouverts! Et en lui il n'y a plus qu'un seul désir: sortir du jeu, aller contre ses intérêts immédiats, au nom d'un intérêt beaucoup plus large. Ou au nom de rien du tout. Peu importe. Là-dessus, il fait confiance à la Sphère. Il s'abandonne totalement à la force souveraine et anonyme qui se décharge dans ses fibres, lui fait connaître le vertige d'un *contre-suicide* et confère une précision et une assurance à ses gestes.

Dehors, c'est la nuit. Mais il y a dans l'air chaud comme un orage qui s'annonce, comme un amour qui brûle de se déclarer. Puis, à l'improviste, la foudre tombe du ciel, sourde et aveugle, semblable au hasard. Et elle annihile le réverbère des illusions dont l'éclat ne cessait de ravir toutes nos heures, jusqu'à la dernière. C'est un signe. C'est une absurde et incompréhensible invitation au voyage. À un voyage qui est avant tout mental! Et qui est aussi la plus grande énigme de l'existence. Allons-y, alors! On se lève, sans demander pourquoi, sans chercher à prévoir, à interpréter, à comptabiliser, sans faire intervenir la voix frileuse et démoniaque de la responsabilité. Juste: quitter! Parce que le temps est venu. Le temps est venu d'oublier ses aspirations et ses désirs pour rejoindre une garnison de bohémiens qui bivouaquent quelque part là-bas, aux confins de la Terre, au milieu d'un tas de ruines, où l'on entend encore des chansons de marins éméchés.



Flatland est un manuel de survie pour l'homme posthistorique, le tard-venu qui se retrouve à errer à l'aveuglette, à travers de désespérantes étendues d'asphalte, et qui doit s'ouvrir une voie tout seul, car il ne dispose plus de l'aide inestimable dont ont pu bénéficier, en d'autres temps et dans un milieu différent du

sien, ceux qui, dès le début, étaient reliés à une tradition vivante. Les anciennes attaches ont été coupées ou se sont effilochées. Et à présent il ne reste plus que tout ceci, c'est-à-dire la banalité elle-même, un gigantesque décor de carton et de plâtre sur lequel des silhouettes au profil indéfini, placées sous un horrible éclairage au néon, dessinent des trajectoires décousues, inexactes.

Pourtant, la vie spirituelle n'a jamais été d'un accès aussi facile qu'aujourd'hui, enseigne Abbott. Elle est plus proche de nous que la veine de notre cou, que notre propre souffle ou que la bien-aimée auprès de qui nous dormons. Elle brille partout, perturbe le sommeil, nous harcèle, provoque un *burn out*, assiège la vie, communique avec nous par les ruptures et les catastrophes psychiques. Ses coups ou ses caresses nous atteignent à n'importe quel moment, en dehors de tout calendrier certain et vérifiable.

Cette vie clandestine, spontanée, fuyante, que désire-t-elle, au juste? Qu'on ne lui résiste pas! Qu'on ne freine pas ses élans, ses explosions démentielles. Qu'on n'oublie jamais de la nourrir, ou de s'entretenir avec elle par l'acte rituel de la lecture, de l'écriture, ou par le simple fait de raconter des histoires. L'enfer, c'est la vie quand plus aucune porte ne s'ouvre sur l'invisible et qu'on doit rester planté ici, dans la ville-cachot, sans avoir personne chez qui aller, exposé aux attaques de tous les démons que peut abriter le cœur humain.

L'acte poétique est l'ultime refuge. Mais c'est un refuge qui ne protège pas. Qui est même la négation la plus radicale de toute protection et de tout réconfort. Il est situé à la pointe extrême de l'Occident, quelque part au bout d'une immense steppe inhabitable. Et les hommes qui ne se sentent pas prêts pour cette solution désespérée qui consiste à adopter un mode de vie normal peuvent encore y séjourner, à condition qu'ils se tiennent absorbés, immobiles, silencieux. Ce qui a lieu là-bas ne se voit pas, ne se dit pas, ne s'explique pas: c'est un voyage

vers un espace autre, où les choses les plus invraisemblables arrivent tout naturellement, où les navires tracent leur sillage sur des vagues d'encre et où les trésors n'ont pas besoin de lieu physique pour exister.

